

Retranchement Nouvelle

Tahar Djaout

Volume 17, numéro 3 (99), mai-juin 1975

Discours pour l'été...

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29776ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Djaout, T. (1975). Retranchement : nouvelle. *Liberté*, 17(3), 11-15.

Retranchement

nouvelle

Etanche comme mes paumes râpées par l'orage, la mer gicla dans un déchirement boréal. La dernière salamandre se rhabilla, confuse d'être surprise dans sa nudité par le jour et quitta la plage. Les soldats réveillés comme toujours de très mauvaise humeur se mirent à tirer sur les dauphins.

Ne resta bientôt sur la plage bâillant de crédulité que l'ombre des balles suspendues à mi-distance entre le sable et la lune. J'étirai ma colonne vertébrale sur tout l'espace échappé à la rage de la mitraille. Le sable, quoique mouillé, répandit sur mes fibres une sorte de volupté. Car la caverne où s'était entassé mon corps durant une interminable nuit sécrétait exprès pour me faire décamper un relent de boyaux ouverts.

Les surfaces herbeuses de mon visage se dénudèrent. Et imberbe comme la lune, je m'apprêtai à ramasser le plus d'air possible pour soutenir le prochain siège.

Ce n'est pas gai de vivre solitaire ; et pour ne pas perdre l'usage de la parole, je psalmodiais à chaque partie de la caverne un chant humoristique hérité de la verve millénaire de mes ancêtres.

C'était une journée maussade, hésitant entre un hiver clément et un automne vindicatif. Et la mer grélottante avait soumis à la tiédeur du quartz ses tentacules hérissées. Seules les bulles qui dérangaient timidement la surface placide nous rassuraient quant à la santé de la mer : nous savions que tant qu'elle pouvait avoir des vents, sa digestion s'accomplissait en bonne règle. Tout à coup, la mer, se tordant convulsive-

ment, se mit à vomir son chyme stomacal. C'était un avertissement. Car aussitôt, les ouvriers du mirador posèrent bas leurs pioches et leurs truelles, passèrent une tenue de para et descendirent vers la plage.

Nous nous mîmes à fuir éperdument vers la montagne. J'étais l'un des plus vigoureux du groupe. Je n'entendais derrière moi que la course précipitée de mes compatriotes, une fusillade ininterrompue et le gargouillis que faisait le sang en jaillissant des bustes et des crânes touchés. Les paras gagnaient du terrain, car leurs membres inférieurs étaient beaucoup plus développés que les nôtres. Les retardataires constituaient pour nous une sorte de mur protecteur: pour le moment les balles ne peuvent plus nous atteindre.

Dépassé les dernières frontières de la peur, les jeunes des premiers rangs entonnèrent un hymne qui parlait de confiance trahie et de repos dérangé par les mouches. Mais ils fuyaient toujours. Et le sang affolé désertait les artères des plus vieux pour se réfugier sous terre. Mes poumons s'étant habitués au rythme de la course, je me mis à chanter moi aussi un couplet qui disait les édifices sous-marins et les avenues encombrées d'algues et d'oursins. Car je savais que la mer, quoique laissée loin derrière nous, nous surveillait de son oeil maternel et ferait tout pour nous protéger. Mais aux nouveaux flots de sang qui se réfugiaient sous terre, je compris que la mer ne pouvait rien pour nous.

Nous atteignîmes bientôt une forêt d'arganiers; ce qui permit à bon nombre d'entre nous de se disperser et d'échapper pour un moment à la mitraille rageuse. Mais la fouille devint minutieuse, et la forêt était clairsemée. De nombreux coups éclatèrent et la terre renia sa couleur grise. La nuit vint bientôt étaler son voile protecteur sur nous, et les paras se retirèrent en dansant au rythme des balles. Le Roi avait envoyé son fils de trois ans assister à la curée. Pour l'endurcir et lui apprendre à faire plier nos échines. Le petit Prince était le plus féroce de tous les soldats. Il extraya des crânes ensanglantés des centaines d'yeux pour jouer aux billes à son retour au Palais. Il fallait bien faire plaisir à Papa.

Lorsque le bruit soldatesque des pas se perdit au loin, nous quittâmes nos cachettes et nous rassemblâmes dans une

clairière. Les plus vieux nous demandèrent d'allumer un feu et décidèrent de tenir conseil. Nous abattîmes et enflammâmes deux arganiers. Mais au lieu d'un vrai conseil, les vieux se mirent à parler tous à la fois et personne ne croyait à ce qu'il disait ni à ce que disaient les autres.

M'étant rendu compte qu'une telle assemblée ne pouvait aboutir à rien de bon, je m'enfonçai dans la nuit à la recherche d'un jeune arganier en mesure de couvrir mes syllabes. Tout à coup, un relent d'algues me fit tourner la tête. Involontairement des larmes de reconnaissance coulèrent sur mes joues.
LA MER ETAIT VENUE A MA RENCONTRE.

Le lendemain, la mer m'apprit que les miens furent exterminés. Pour me consoler et rendre ma solitude moins amère, elle me promit un asile illimité en son sein en attendant de trouver l'animal marin le plus voisin de ma race pour m'accoupler à lui et perpétuer mon règne. Pour le moment la mer tâchait par tous les moyens de me faire oublier. Trouver la drogue appropriée. La mer n'avait à m'offrir que son sexe béant. Et, implorante, elle quémанда de ma virilité une semence féroce. Je me déshabillai et coupai l'eau en deux. Et — miracle ! — l'oubli accourut.

Je découvris bientôt les cités tant rêvées. Et un poulpe venu me proposer ses services pour la visite des sinuosités marines se mit à divaguer.

dans les entrelacs
tissés d'algues et d'anémones
dorment les cités mirifiques
où mes neurones repus de soleil
vont se délester du sel
amassé en mordillant le quartz
les sylphides en chaleur
descendent de leurs trônes
et s'offrent dans un abandon sauvage
à ma bouche herbeuse
qui les possède en de goulus accouplements

Après un court répit, mes ardeurs s'éveillent de nouveau et
je veux renouveler mon

apparat nuptial avec la mer
et la blesser éternellement
sous l'œil approbateur du soleil
éclaboussures d'or et d'ivoire
— le soleil saccage tout —
sur le rêve avorté
que j'ai construit
parmi les châteaux de sable
c'est dur de se faire à l'idée
que le ciel sera absent
lorsque je reviendrai de mes noces prodigues
avec la flore aquatique

J'émerge violemment et
ma mémoire chue
parmi les vagues
je happe gloutonnement
la lumière diffuse
dans mes yeux troubles de satire

Ma vie se déroulait ainsi : je passais toute la journée sous l'eau, et quand venait la nuit, je me permettais une courte promenade sur la plage. Mais ces escapades nocturnes étaient très rares, parce qu'une lassitude permanente me maintenait souvent dans une caverne que j'avais d'ailleurs aménagée avec une esthétique assez louable. J'avais tapissé le sol avec des algues. J'avais même agrémenté les parois avec une photo réactionnaire de papa où celui-ci, contre toutes les convenances révolutionnaires acquises de longue date, offrit au viseur de l'appareil, au lieu de son visage outrageusement insignifiant, ses fesses que des poils hirsutes transformaient en araignées jumelles. Je ne sais pas pourquoi, mais je tiens beaucoup à cette photo de papa et je l'ai collée juste au-dessus de mon oreiller de fougères. Je me suis procuré aussi un morceau de verre dont j'enduisis une face avec de la fiente de seiche, ce qui me permit d'obtenir un très beau miroir. Un tel luxe dans mon habitation a fait que je prenne de l'embonpoint. Et un beau matin, je sortis de ma caverne pour défier le soleil. Car imbu de ma nouvelle puissance et de mon excédante beauté, j'entrepris de poser ma candidature pour obtenir une place

dans la Mythologie à côté d'apollon. Mais les soldats qui surveillaient attentivement l'apparition des dauphins pour leur tirer dessus me virent. Et aussitôt une mitraillede nourrie me fit réintégrer les abysses.

Maintenant, ils savent que je me suis réfugié dans la mer. Ils gardent le rivage et se sont mis à bâtir un nouveau mirador. A chaque fois que j'émergeais sous un clair de lune, je pouvais évaluer les progrès de l'édification. Le mirador sera achevé dans trois jours à peu près. Les paras ont perquisitionné dans ma caverne et ont pris la photo de papa.

Aujourd'hui, leur ardeur atteint son summum. Toute la cité, arme à la bretelle et jumelles sur la poitrine, est descendue à la plage. Ils ont décidé de m'avoir à tout prix. Ils sont munis de toutes sortes de machines sous-marines. Je sais que je n'en ai pas pour longtemps. Je me demande pourquoi ils tiennent tant à ma mort. Mais je suis flatté de voir que toute la cité se soit mise sens dessus-dessous à cause de moi.

Ils sont sur un pied de guerre, et l'éclat de leurs masques aux prises avec le quartz m'excite énormément.

Imbu de ma puissance et de mon excessive beauté, je me pris à les défier. Les premières rafales labourèrent la surface des eaux et la mer se répandit en imprécations. Les paras s'engagèrent dans leurs scaphandres et plongèrent.. Je gagnai les abysses.

La chasse dura jusqu'à la cécité de la nuit. Mais je savais qu'ils n'étaient pas loin et qu'ils reviendraient. Vaincu par la fatigue, je dormis d'une seule traite.

J'émergeai loin de la plage pour renouveler mon oxygène. Ainsi, ils ne pouvaient plus m'apercevoir. Je bus un peu d'eau de mer pour guérir une infection gutturale. Je les vis. Ils se sont mis à tirer tous à la fois sur les dauphins. Les faces robotisées s'illuminaient au contact de la poudre et tout le monde croyait au message indéfectible de la mitraillede.

TAHAR DJAOUT